

## I

Bayreuth, 4 Sept. 73. Jeudi.

Hôtel Reichsadler

10 heures du soir

Ma bien-aimée Marguerite<sup>1</sup> !

J'ai donc revu le grand magicien ! et je l'ai retrouvé tout entier. Il a été aussi aimable, aussi cordial que possible. Je viens de passer trois heures avec lui et peine encore de cette impression, j'éprouve le besoin de te la dire, à toi mon Amour !

— Je reprends pour te conter ma journée. Levé ce matin à 8 heures, j'ai vu la ville de Bamberg, vieille ville impériale et catholique. Je pourrais parler de mes impressions du dôme, de la Altenbourg et d'une rencontre et conversation avec un maître-menuisier, style vieux bavarois, assez comique et intéressant, ainsi que des dessins d'Albrecht Dürer à la Bibliothèque. Mais je passe sur tout cela pour courir au monde de Bayreuth cent fois plus important.

1. Marguerite Albana Mignaty (1821-1887), femme de lettres d'origine grecque avec qui Schuré noua une relation amoureuse dès décembre 1871 et qui joua dans sa vie et sa carrière, un rôle capital d'inspiratrice. Il explique : « Marguerite Albana devait être ma plus grande révélation : celle de la Femme, de la Vie et de son Au-delà, — j'ajoute : celle de moi-même. Avant de la connaître, le monde et les hommes m'écrasaient d'un poids intolérable. Non seulement je n'osais pas me manifester, mais je ne me doutais pas de mes forces. Du jour où elle devint mon amie, j'osai être moi-même tout entier, au contact de cette grande et libre nature. Je n'exagère donc rien en disant qu'elle fut pour moi "l'Éveilleuse du Dieu inconnu", celle qui nous montre notre propre Idéal, en ouvrant les arcanes profonds de l'Âme. »

Sans toi, aimée, j'écrirais peut-être dans mon Journal mais tu es devenue mon journal, toi. Donc essayons. Mais ce sera difficile, car je crois rêver encore tant ma journée a été remplie.

À mesure que le chemin de fer quitte les collines assez vulgaires de Bamberg, le pays prend un cachet plus solitaire et plus aristocratique. À Neuenmarkt on quitte la grande voie de Leipzig pour prendre le petit embranchement qui retourne vers le Sud et aboutit à Bayreuth.

On est clos dans un de ces trains perdus qui n'ont plus la foule vulgaire des voyageurs et qui traversent les campagnes isolées d'une culture patriarcale[,] ce que les Allemands appellent : Bummelzug.

Ce qu'on traverse ce sont de grandes prairies où çà et là paysans et fâneuses font le foin, bordées de collines noires et sévères, presque point de champs cultivés, rien que des prairies, et des forêts de sapins. L'air même s'épure, devient plus vif, les nuages prennent des formes plus accentuées et des trouées de ciel bleu apparaissent. On atteint ainsi au bout d'une petite heure le haut plateau de la Franconie où est couchée la vieille ville grand-ducal de Bayreuth. Elle a un cachet décidément aristocratique et distingué, tout à fait particulier auquel je ne saurais rien comparer en Allemagne, ni ailleurs. Cela paraît déjà par l'absence des couleurs criardes qui partout ailleurs choquent en Allemagne. Ici tout est dans les couleurs brunes et sombres qui s'harmonisent assez bien avec les vertes pelouses dont Bayreuth est tout entouré. Rien, même dans les petites maisons[,] qui choquent la vue, tout est aristocratique et à part.

J'arrive donc et je descends à l'hôtel du Reichsadler où je suis encore et je demeurerai pendant mon petit séjour ici.

On me donne une chambre avec un petit balcon en bois, ayant vue sur un jardin, et sur les collines où l'on distingue à une demi lieue le théâtre qui se bâtit.

Ma première course a été pour la maison de Wagner — elle est située dans la Damenallee, rue très tranquille. Je demande

Madame. La domestique qui ne me connaît pas me dit qu'elle n'y est pas. Je laisse ma carte et vais me promener. Mon chemin me conduit sur un ravissant sentier par les prairies entre deux haies, hors de la ville.

Là je respire librement l'air de cet étrange haut plateau et j'embrasse son horizon avec une immense curiosité. C'est j'ose dire, une sorte d'Arcadie germanique, une vaste plaine gazonnée, ceinte de tous les côtés par des collines montagneuses couvertes d'épaisses sapinières, et par le sévère Fichtelgebirge<sup>2</sup>.

On est entièrement séparé du monde de la civilisation moderne. Le sentier serpente dans les prairies, çà et là des vaches bondissent sur l'herbe, des enfants jambes et pieds nus, leurs blonds cheveux en désordre sont assis au bord du chemin et vous regardent de leurs grands yeux bleus, étonnés, du fond des broussailles. L'air est frais, presque froid, l'horizon vaste et foncé, le ciel d'un bleu un peu dur porte à d'austères rêveries. J'avais devant moi ce nouveau théâtre qui se détache en rouge sur un fond vert ; car quoique exécuté sur le plan primitif il n'est que provisoire. Les fondements seuls et les premières assises jusqu'à double hauteur d'homme sont calculés pour le temps. Le reste est en briques, parce que les fonds manquent encore. À mesure qu'on approche on entend le bruit de la pelle et du marteau. Une centaine d'ouvriers travaillent là. L'édifice est terminé jusqu'au toit. On voit les 2 ailes comme deux tours et le corps du bâtiment qui forment la scène, lequel domine tout le reste parce qu'il doit y avoir au-dessus comme au-dessous de la scène visible, un espace égal à son volume pour les machineries. Sous une forêt de perches et d'échafaudages on pénètre jusqu'aux assises des gradins circulaires, et on arrive à l'enfoncement de l'orchestre, on voit au-delà l'espace de la scène qui n'est encore qu'un immense trou. J'ai regardé tout cela à loisir. J'ai regardé tout cela à loisir à l'intérieur comme à l'extérieur. C'est peu avancé

2. Une chaîne de montagnes dans le sud-est de l'Allemagne.

en somme, mais on devine la disposition qui est merveilleuse. Je t'apporterai les plans. Au-delà de l'emplacement du théâtre qui est entouré à une certaine distance par une libre haie de jeunes chênes, on peut entrer dans une allée de hêtres et de bouleaux qui conduit à une forêt de sapins. On arrive par un chemin de montagnes à la hauteur... Tout cela c'est bien la nature septentrionale ; on y sent la main de l'homme, mais une main légère, négligente qui n'a pas gâté la nature. De cette hauteur on embrasse tout le haut plateau de Bayreuth. La ville avec ses graves clochetons, ses bâtiments seigneuriaux, ses maisons brunes, sa petite rivière paresseuse bordée de groupes d'arbres et au fond le Fichtelgebirge. Déjà le soleil inclinait vers l'horizon et jetait une poignée de rayons sur ce paysage sévère. Je redescends rapidement. Arrivé à mon hôtel, on me dit que Wagner était venu demander après moi, à peine étais-je parti et que je devais aller le rejoindre dans sa nouvelle maison qui est en construction et où il passe parfois ses après-midi avec sa famille dans le jardin.

Je m'avance donc dans une autre direction de la ville et je vois au fond d'un terrain en friche une maison d'assez étrange aspect. Voilà à peu près son aspect par devant :



Derrière il y a des plates bandes et un petit parc, dans un coin de ce parc une gloriette élégante à porte vitrée. En me voyant arriver, Wagner descend de la gloriette, m'embrasse cordialement, et me donne la bienvenue : « Bravo, dit-il, mon ami, c'est beau d'être venu. Cela veut dire quelque chose d'avoir fait ce grand voyage pour moi. » Dans la gloriette, Mme

Wagner<sup>3</sup>, dans une toilette de soie blanc et noir d'une élégante simplicité avec un chapeau de paille tout recouvert de plumes blanches se lève et me tend la main avec une grâce de cygne. À côté d'elle se lève — tu l'as deviné — Malvida<sup>4</sup>, l'amie de la maison qui me dit : « Je suis là aussi. » — « Je m'en doutais bien, bonjour. Il y a bien longtemps que je ne sais plus rien de vous » — « Je n'avais pas votre adresse » — « Ni moi la vôtre. » Après ce revoir un peu froid, je m'assieds et la conversation générale s'engage. D'abord les enfants viennent tour à tour me dire le bonjour : l'ainée, Loulou la fille de Bülow<sup>5</sup>, Isolde<sup>6</sup>, Eva<sup>7</sup> et enfin Siegfried<sup>8</sup> qui a le front énorme de son père, des cheveux très blonds, des yeux [mot manquant], un nez long et fin et un air doux et rêveur point sauvage de tout.

« Vous oubliez votre ancien ami » dit le maëstro. C'était un énorme terre-neuve noir qui m'avait accueilli d'un sourd grognement pour se coucher enfin à mes pieds<sup>9</sup>. Sur ce, on cause, on se reconnaît un peu, Wagner se met à faire familièrement plaisanterie sur plaisanterie. Je l'ai trouvé d'abord un peu vieilli,

3. Cosima Wagner (1837-1930), fille de Franz Liszt et de Marie d'Agoult, et seconde épouse de Richard Wagner. En 1857, elle épousa le chef d'orchestre allemand Hans von Bülow, avec qui elle eut deux filles — Daniela (née en 1860) et Blandine (née en 1863), avant de se séparer de lui en 1867, et de se marier officiellement à Wagner en 1870. Ensemble ils auront trois enfants : Isolde (né en 1865), Eva (né en 1867) et Siegfried (né en 1869).

4. Malwida von Meysenbug (1816-1903), personnalité intellectuelle et féministe du XIX<sup>e</sup> siècle allemand. Membre du cercle intime des Wagner, c'est aussi Meysenbug qui présenta Schuré à Mignaty dans un salon florentin en décembre 1871. Schuré opte ici pour une orthographe de son nom qui se prête plus aisément à la bonne prononciation : Walwida, au lieu de Malwida.

5. Daniela von Bülow (1860-1940).

6. Isolde Ludowitz von Bülow (1865-1919).

7. Eva von Bülow (1867-1942).

8. Siegfried Wagner (1896-1930).

9. Probablement Russ, le terre-neuve noir adoré de Wagner, qui, mort en 1875, fut enterré non loin du lieu où serait inhumé le compositeur en 1883. Grand amateur et défenseur des animaux, une statue du compagnon fidèle veille toujours sur la demeure éternelle du musicien à Bayreuth.

les traits fatigués. La suite de la soirée m'a prouvé qu'il avait conservé sa vigueur indomptable, son diable au corps furibond.

Après quelques minutes il m'a fait voir sa nouvelle maison, m'a conduit partout, en haut et en bas<sup>10</sup>. La future chambre à lui occupe le derrière de la maison. Elle est immense et entourée d'un péristyle à colonnade. Tout y aura place, deux pianos, une formidable bibliothèque, statues, tableaux, etc... « J'y mettrai tout, tout, tout ce que j'ai, dit-il. Mais je ne vous ai pas encore montré la chose la plus agréable. Voyez là-bas mon futur tombeau de famille. »

Je vois en effet dans le jardin une grande pierre de granit sur le gazon, sous des groupes de jeunes bouleaux. Ce doit être le caveau familial et seigneurial des Wagner que le grand original veut avoir sous ses yeux de son vivant, trappiste d'un nouveau genre.

Après cette petite inspection, on s'apprête à revenir à la maison provisoire. Derrière la grille du jardin il y a un parc. C'est par là que nous rentrons. On soupe à quatre : lui et elle, Malvida et moi ; et fort gaiment. C'est lui naturellement le maître, le génie-tyran, qui tient les dits de la conversation. — « Prenez-vous du Bordeaux ou du vin du pays, » me dit Madame Wagner — « Du Bordeaux, par patriotisme. » — « Chut ! taisez-vous, dit Madame, ne mettez pas cette question sur le tapis. » — « Ce n'est, permettez, qu'une innocente affirmation. » — « Mais, savez-vous, cher ami, que vous avez été très dur et très méchant pour nous dans le temps et que les Allemands auraient le droit de vous boudier. » — « Soit, je subis leurs rigueurs. » — « Ta ! ta ! ta !, dit le maestro ; laissons dormir tout cela. C'est une chose bien singulière que la culture allemande. Elle est dans un bien triste état aujourd'hui et pourtant si j'ai quelque espoir dans l'avenir du monde, je le fonde sur le génie germanique. S'il fait défaut à l'Europe ; alors bonsoir ! »

10. Wahnfried, construit entre 1872 et 1874.

Et de fil en aiguille il se lance dans la question, affirme que tout le mal vient de l'imitation de la France qui date encore du XVII<sup>e</sup> siècle, part comme une bombe sur le germanisme, déclare qu'il s'agit de sauver le monde, etc. Tout ce développement, qui se précipite comme un ouragan et roule avec le fracas d'un orage formidable, se termine par ces mots prononcés d'une voix terrible et véhémence : « Il s'agit ici de Religion, de Fidélité, de Foi ! » Ces paroles terminent toute cette tirade comme trois bons coups de foudre. Les oreilles tintent, les vitres tremblent ; le domestique bouche béante est immobile comme une statue dans un coin de la chambre. Le chien épouvanté s'enfuit. Malvida écoute la tête penchée, Mme Wagner regarde de son air fin et mystérieux comme quelqu'un qui vit dans ces ouragans. Moi, j'observe et j'admire, à ma façon, la fouge et la puissance de cette nature spontanée, grandiose et formidable, jusque dans ses exagérations.

Personne ne mange plus, les mets se refroidissent sur les assiettes : « Ah ! ça, dit en riant ce diable d'homme, après nous avoir écrasés de ses affirmations et stupéfiés de sa voix de Stentor, pourquoi ne dites-vous rien et pourquoi est-ce que je parle seul ? Il me semble que j'ai jeté un froid. Allons, vive le Bordeaux ! À nous deux. » Et il m'en remplit un verre. — « Versez-moi du vin du Rhin. », me dit Mme Wagner. Ainsi se termine ce petit incident de table<sup>11</sup>.

Après le dîner, nous montons au salon, toujours splendidement décoré de tapis, de rideaux, de statues et de curiosités de tout genre. Wagner me montre sa bibliothèque, son manuscrit de la Götterdämmerung qu'il est en train d'orchestrer<sup>12</sup>. Puis il parle encore d'une manière très intéressante de l'essence du génie germanique et du génie

11. Cet épisode est également raconté par Cosima à la même date dans son *Journal intime*.

12. *Götterdämmerung* ou *Le Crépuscule des Dieux*, dernier volet de la tétralogie wagnérienne *L'Anneau du Nibelung* dont la première eut lieu le 17 août 1876 à Bayreuth.

romain sur lequel il fait des études spéciales en ce moment. Après il tombe sur Berlioz dont il admire, dit-il, « le génie énorme » mêlé de bizarreries et d'étrangetés. Il prie « sa petite femme », mein Weibchen, de nous lire quelques passages des Mémoires du grand musicien français, ce qu'elle fait d'une voix spirituelle et humoristique<sup>13</sup>. Après, Wagner se met à nous raconter une foule d'anecdotes et d'aventures personnelles avec Berlioz des plus amusantes.

Je pars à 10 heures du soir et on se donne rendez-vous pour le lendemain, à dîner, à 1h½. Wagner veut me conduire après au nouveau théâtre et m'expliquer tout lui-même.

Voilà pour ma journée. J'ai voulu te donner dans toute sa fraîcheur, la première impression de cette nouvelle et intéressante rencontre avec Richard Wagner.

Et maintenant un mot de toi, ma chérie ! Tu es peut-être en route pour Milan et je suis un peu inquiet de ce voyage. Mes lettres mettront du temps à te suivre et les tiennes à m'arriver. Cependant nous finirons bien par nous trouver dans ce grand dédale du monde. Puisse ta santé aller s'améliorant et le changement d'air te faire du bien !

Je resterai ici le plus de temps possible c.a.d. si je vois que je ne gêne pas 8 ou 10 jours : car on rassemble ici des trésors pour l'avenir. Je sacrifierai plutôt Nördlingen [ou] Munich (où je n'irai pas de suite s'il y a encore [le] choléra ; on dit qu'il diminue, mais la ville ne m'attire guère en dehors des représentations) et le Tyrol où je voulais faire une pointe de 2 jours.

13. *Mémoires* d'Hector Berlioz, parues en 1870 chez Michel Lévy, à titre posthume. Dans le *Journal intime* de Cosima on apprend que Schuré lui a offert les mémoires comme cadeau. À l'entrée du 4 septembre on lit : « ... R. apporte après le dîner les *Mémoires* de Berlioz que Schuré m'a offertes et il me demande d'y lire les anecdotes qui se rapportent à Cherubini, ce qui nous transporte en pleine France. »

Quand je viendrai ce sera sans doute assez directement par Innsbruck [*sic*], Vérone, Milan. — C'est le chemin le plus rapide.

Au Revoir ! Chérie ! Mille tendresses pour toi, mille baisers ! Dans les jours intéressants que je vivrai ici je n'aurai qu'un regret celui de ne pouvoir partager immédiatement avec toi ce que je vis et vois ici. Mais tu vois que j'essaye de te le faire vivre — Et, s'il plaît à Dieu, nous nous dédommagerons, au jour du divin revoir !...

Je te presse sur ma poitrine avec enthousiasme et passion.

Ton dévoué

Édouard

Je t'envoie encore ces lettres, à Florence jusqu'à ce que j'aie de tes nouvelles. Écris-moi : à Bayreuth, Bavaria, Germania. Hôtel : Reichsadler.

